

de lui faire un sermon ? Et tout en s'étonnant de sa patience à écouter cette femme étrange, il l'écoutait.

Elle continuait de lui tenir le même langage, avec un accent si sincère et tant d'unction dans la voix qu'il finit par croire qu'il avait affaire à une femme mystique guidée par le désir d'opérer une conversion.

Après tout, il ne risquait rien à paraître se laisser convaincre ; au contraire, il ne pouvait que tirer profit des dispositions de cette belle âme, qui ne demanderait pas mieux que de l'aider à rentrer dans la bonne voie.

Et ce fut avec une sorte de recueillement qu'il l'écouta quand, au tableau de la vie misérable qu'il menait, en lutte perpétuelle avec la société, s'ingéniant à passer sans cesse à travers les mailles du Code pénal, elle opposa celui de l'existence paisible de ceux qui peuvent aller, venir, se montrer partout sans avoir à craindre les gendarmes.

— Vous avez raison, répondit-il, quand elle eut achevé sa tirade, ce que vous venez de dire est très vrai ; mais pour moi, maintenant, il est trop tard.

— Non, non, il n'est jamais trop tard pour se repentir et revenir au bien.

— C'est une parole d'espoir que vous me faites entendre ; et, cependant, vous savez qu'un homme qui a subi une condamnation est partout suspect, que toutes les portes se ferment devant lui, qu'on le repousse comme un paria. Songez donc, madame, un repris de justice !

— Sans doute, vous rencontrerez des difficultés ; mais on vous aidera à les surmonter.

— Qui ? Vous, madame ?

— Pourquoi pas moi, ainsi que d'autres ?

— Ah ! maintenant, je suis convaincu que, comme vous l'avez dit tout à l'heure, vous ne me parlez pas en ennemie.

— Certainement, je m'intéresse à votre sort. Mais si vous voulez qu'on vous vienne en aide, il faut que, de votre côté, vous vous en montriez digne.

— De quelle manière ?

— Votre femme s'est séparée de vous, elle mène sans doute une vie misérable ; eh bien, allez vers elle, demandez lui de vous pardonner vos erreurs, vos fautes, d'oublier le passé ; enfin proposez lui de reprendre l'existence commune.

— Comment pourrais-je faire cela, puisque j'ignore ce qu'elle est devenue ?

— La malheureuse est peut-être morte de chagrin et de misère.

En courbant la tête, Forestier crut devoir laisser échapper une plainte. Mme Prudence l'enveloppa de la flamme de son regard.

— Il y a une chose que vous pouvez faire, reprit-elle.

— Laquelle ?

— Restituez ces papiers que vous avez pris chez M. Villarceau.

— D'abord, madame, M. le Dr Villarceau est mort.

— Il a laissé une veuve et une fille mariée à un médecin, M. Delteil, déjà célèbre aujourd'hui ; cette famille serait très sensible à la restitution des papiers.

— Je le crois ; mais, madame, vous savez bien . . .

— Quoi ?

— Que je n'ai pas ces papiers.

— Vous avez prétendu les avoir jetés dans une bouche d'égout.

— Eh bien, madame ?

— Vous n'avez pas dit la vérité au juge d'instruction et vous avez également menti devant les jurés.

— Madame, permettez . . .

— Je vous ai entendu répondre devant la cour d'assises et j'ai très bien vu que vous ne disiez pas la vérité au sujet des papiers ; je suis donc absolument convaincue que vous ne les avez pas jetés dans un égout.

Allons, soyez franc avec moi. Que peuvent me faire à moi ces papiers ? Je vous le demande. C'est dans votre intérêt, uniquement dans votre intérêt que je vous en parle, vous le voyez bien. Avouez donc franchement que vous les avez encore.

— Je vous jure que non, madame.

— Je vous crois.

— Ah ! si je les avais !

— Eh bien ?

— Peut-être les vendrais-je très cher.

— Ça, Forestier, c'est encore une mauvaise pensée. Mais passons. Si vous n'avez plus les papiers, qu'en avez-vous fait ? Surtout, fit-elle d'une voix entraînée de sirène, ne revenons pas à la bouche d'égout.

Il eut un mouvement de tête en arrière, et un sourire singulier se dessina sur ses lèvres.

— Dans votre fuite à toutes jambes, reprit Mme Prudence, vous n'avez pu les remettre à quelqu'un.

— Ce que je me serais bien gardé de faire.

— Vous avez pris une voiture et êtes rentré dans votre chambre rue Duhesme.

— Oui.

— Presque tout de suite vous êtes descendu dans la rue pour payer le cocher, et c'est à cet instant, à la porte même de la maison, que vous futes arrêté. Est-ce exact ?

— Parfaitement.

— On vous a fouillé et l'on n'a pas trouvé les papiers sur vous.

— Naturellement, puisqu'on les a cherchés pendant plus de deux mois.

— Plusieurs perquisitions ont été faites chez vous, très minutieuses : on a sondé les murs, visité tous les coins, fouillé le sommier du lit, éventré un vieux fauteuil, examiné le parquet, qui était intact ; vous n'aviez pas eu le temps, d'ailleurs, de sceller une planche.

Ceux qui ont pratiqué ces recherches n'étaient certainement pas des imbéciles, et pourtant ils n'ont rien trouvé.

— Oh ! je les défiais bien de trouver les papiers.

— Par quel moyen avez-vous pu les faire disparaître ? Je me le suis demandé et me le demande encore, n'ayant jamais exercé l'art de la prestidigitation. Et pourtant, Forestier, rien ne m'ôttera de l'idée que ces fameux papiers étaient dans votre chambre.

— Parbleu !

— Ainsi, je ne me trompe pas, fit Mme Prudence ayant l'air ébahi ! Alors, Forestier, ou vous êtes sorcier ou vous avez dans votre sac des tours à tromper le diable lui-même. Toutes mes félicitations . . .

Mais, voyons, pourquoi me disiez-vous tout à l'heure que vous n'aviez plus ces papiers ?

— Parce que, malheureusement, c'est la vérité ; je ne les ai plus.

— Vrai ?

— Trop vrai.

— Et vous ne savez pas ce qu'ils sont devenus ?

— Je ne le sais pas.

— Oh ! . . . Mais vous en connaissez le contenu ?

— Non, répondit sourdement Forestier.

— Quoi, vous ne les avez pas lus ?

— Je ne les ai pas lus. Dans la voiture, j'en aurais eu tout le temps, mais ils étaient dans une enveloppe cachetée et, à ce moment, je ne sais quel scrupule bête ou quelle crainte ridicule m'a empêché de rompre le cachet. Il faut dire aussi que j'étais fort troublé et que j'avais le vague pressentiment que l'on n'avait point cessé de me poursuivre.

— Mais où aviez-vous donc si bien caché les papiers, qu'il ait été impossible de les trouver ?

— Oh ! maintenant que je n'ai plus aucun intérêt à garder mon secret, je peux bien vous dire à vous, ce que je n'ai pas révélé au commissaire de police et au juge d'instruction.

J'avais dans ma chambre un meuble fabriqué par un vieil ouvrier ébéniste que je connaissais. Cet homme, devenu vieux et infirme, tombé dans la misère, me vendit le meuble, auquel il tenait beaucoup, cependant, car c'était un des premiers ouvrages de sa jeunesse.

Ce meuble, sorte de bahut se rétaire en palissandre, avait des incrustations de houx et de nacre, imitant assez grossièrement des têtes de satyres, et, comme autres ornements, des appliques en cuivre doré.

Il était vermoulu dans quelques parties, ce meuble, et n'avait en réalité de valeur qu'en raison d'une particularité de sa construction. C'était une cachette très habilement ménagée et artistement dissimulée dans la planchette sur laquelle étaient posés deux rangs de petits tiroirs. Dans le creux ou l'évidement de ladite planchette, on pouvait serrer de l'or, des bijoux, des billets de banque ou autres papiers précieux.

Impossible de deviner la cachette et nom moins impossible de faire glisser le couvercle sans connaître le secret d'un ingénieux mécanisme.

Tout de suite entrant chez moi, ayant comme je viens de vous le dire, le pressentiment que j'étais poursuivi, je me hâtai de glisser les papiers dans la cachette.

— Et ils y sont restés ?

— Très probablement, attendu que le vieil ouvrier, mort l'année précédente, ne pouvait plus révéler le secret de son meuble et de son invention.

— Mais le meuble, où est-il ?

— Je l'ignore.

— Vous ne savez pas ce qu'il est devenu ?

— Comment pourrais-je le savoir ? Pour se payer de sa location, le propriétaire a fait saisir et vendre mon très modeste mobilier. Le bahut a été vendu comme la reste. Où est-il allé d'abord ? Où est-il à présent ? Rien ne dit qu'il n'a pas été détruit, peut-être brûlé dans un incendie. Je ne songe certes pas à le retrouver.

— Pourquoi ?

— Ce serait comme si on cherchait une aiguille au fond de la Seine.

— La marchande à la toilette eut un imperceptible sourire et répondit après un silence :

— C'est vrai.

Il y eut un nouveau silence et elle reprit :

— Après tout, ce n'est pour vous qu'un petit malheur ; vous n'avez aucun motif de regretter ces papiers qui, vraisemblablement, étaient des documents de famille, n'ayant de valeur que pour le docteur Villarceau.

— Pourtant, répliqua-t-il en hochant la tête, je les regrette amèrement — Par exemple, voudriez-vous me faire croire que ces papiers contenaient un secret d'Etat ou donnaient des indications pour découvrir un trésor ?

— Je crois qu'ils contenaient mieux que cela.

— Oh ! oh !

Forestier remarqua dans les yeux de la brocanteuse une telle expression de curiosité anxieuse qu'il eut le regret d'avoir trop parlé.

— Me tromperait-elle ? pensa-t-il ; serait-ce un faux intérêt qu'elle me témoigne ?

Dès lors, il se tint sur ses gardes, et aux quelques questions que Mme Prudence lui adressa encore d'un air indifférent, il répondit avec une réserve dont l'astucieuse femme ne pouvait plus le faire sortir.

C'est ce qu'elle comprit. Mais si sa curiosité n'était pas satisfaite comme elle l'aurait voulu, un vaste champ n'en était pas moins ouvert à son imagination, à son esprit d'intrigue. Ce qu'elle venait d'apprendre, après ce qu'elle savait depuis le procès en cour d'assises, augmentait singulièrement son désir de pénétrer ce mystère.

Quant à Forestier, il était devenu soucieux, embarrassé et jetait des regards inquiets sur le coffret que la marchande avait toujours dans les mains. Enfin il se leva.